

SOEUR MARGUERITE SAYEGH

1906 - 1991

En 1906 naît, au foyer de Monsieur SAYEGH, une deuxième petite fille, Renée, poupon facile qui deviendra une fillette intelligente et sympathique que son papa chéri et gâte. Elle grandit, heureuse et sans problèmes, aimée de toute sa famille qui s'est agrandie et compte maintenant trois filles et un garçon. Alors qu'elle approche de l'âge scolaire la guerre de 1914 éclate et les écoles se ferment.

Mr Sayegh est pris pour le service militaire et envoyé en Syrie où un ami lui obtient du gouvernement turc de rester pendant toute la guerre. Il fait alors venir à Hama sa femme et ses quatre enfants. Cette intervention providentielle évite à toute la famille les terribles restrictions qui condamnerent tant de Libanais à mourir de faim.

La guerre terminée, c'est le retour à Beyrouth, dans la joie de retrouver la mer et les montagnes du Liban et aussi la maison. Dès que les écoles se rouvrent, les trois filles Sayegh sont les premières à s'inscrire à l'école de l'Immaculée, toute proche de chez elles.

Renée est une très bonne élève qui tient régulièrement les premières places. Très gaie, toujours prête à rendre service avec le sourire, elle est aimée de ses compagne mais elle réserve à sa maîtresse, Sœur Andrée Rousseau, une affection et une admiration particulières.

Ce n'est pas seulement pour sa gentillesse, son bon esprit, ses réussites scolaires que Mlle Renée est appréciée de toutes. Elle possède un réel talent de comédienne qui met en joie maîtresses et compagnes.

Les élèves de son temps se rappellent encore les succès qu'elle remportait sur la scène. A plus de 60 ans de distance, l'une d'elles évoque une certaine comédie où Renée tenait le rôle de "cheftaine" des domestiques chez une dame très riche.

Un jour, après avoir savouré avec ses compagnons de travail une délicieuse confiture volée dans l'armoire, elle découvre sur l'étiquette du pot le mot : poison. Que faire ? il ne leur reste plus qu'à mourir et Renée les y exhorte sur un ton solennel "Venez près de moi et puisqu'il nous faut mourir, eh bien! 'Mourissons ensemble' !"

A cet appel héroïque, lancé avec enthousiasme par un verbe non académique, les applaudissements crépitèrent.

Comédienne, elle en gardera quelque chose qui souvent fera, plus tard, la joie de ses compagnes.

C'était en même temps une adolescente vive et volontaire qui s'emportait très vite, provoquant la crainte chez ses sœurs, mais, cœur d'or, elle se calmait aussi rapidement. Sœur Andrée l'avait baptisée : "le loup" et souhaitait sa transformation en "agneau". Mlle Renée ne l'oubliera jamais : cela lui servira de résolution et sur son cahier de

souvenirs découvert après sa mort, on pourra lire : "Sœur Andrée, votre loup est devenu agneau."

A la maison, elle aide souvent sa mère à faire le ménage elle tient à ce que tout soit propre et ordonné autour d'elle et sur elle. Elle est même très coquette, défaut qui nous vaut une histoire amusante.

Elle fait partie du chœur de chant, car elle a une très jolie voix. Or, un dimanche, alors qu'elle pense déjà à la vie religieuse, elle arrive en retard, drôlement habillée d'une robe sac qui lui rend difficile la montée de l'escalier en spirale. Au bruit qu'elle fait, les chanteuses se retournent

Et Sœur Andrée, de s'exclamer : "Qu'elle est drôle, cette Renée, avec sa robe et sa toque verte alors qu'elle va, les jours prochains, rentrer à l'aspirât ! Elle croit tromper l'opinion de toutes..." et toutes de rire sous cape.

Car c'est bien vrai, Dieu en a décidé ainsi : Mlle Renée sera Fille de la Charité. En 1926, elle a 20 ans : sa demande pour entrer à la Communauté est faite mais son père, alors en voyage au Mexique, l'ignore encore. Quand il revient, les mains pleines de cadeaux pour chacun, Renée refuse les siens et révèle alors son secret.

Les larmes montent aux yeux de Mr Sayegh mais trop bon chrétien pour refuser, il accepte le douloureux sacrifice.

Le Père Heudre, alors visiteur des lazaristes de Beyrouth, désire connaître ce papa courageux. La rencontre a lieu à l'Immaculée et à la question: "Donnez-vous votre fille de tout votre cœur ?"

Mr. Sayegh de répondre : "Je la donne avec mon plein consentement." "C'est la première fois, déclare Mr Heudre en l'embrassant que j'entends un papa donner sa fille avec son plein consentement."

Au mois d'octobre 1926, Mlle Renée commence son aspirat à Saint Charles. De là, elle fera son postulat à Ajeltoun et partira ensuite au Séminaire de Paris. C'est pendant son temps de Séminaire qu'elle apprendra la naissance d'une petite sœur qui dans l'avenir deviendra, elle aussi, Fille de la Charité. L'année écoulée, Mlle Renée prend l'habit en Mai 1928. A Beyrouth, c'est la joie au foyer des Sayegh on va revoir Renée et, au jour prévu, Mr Sayegh est au port pour recevoir sa fille qui, lui a-t-on dit, revient par bateau avec ses compagnes. Cruelle déception ! Les compagnes sont bien là mais Renée est absente. Placée au Caire, elle a débarqué à Alexandrie.

"Pauvre papa, rappelle sa sœur Odette, comme il a eu du chagrin ! Il n'osait pas rentrer à la maison pour apporter la nouvelle."

Voici donc Mlle Renée au Caire dans sa première maison qui sera son unique maison durant plus de 60 ans, à l'exception de 10 mois à Alexandrie. Elle est désormais Sœur Marguerite, et c'est sous ce nom que l'ont connue, respectée et aimée des centaines de garçons qui de 1929 à 1970 se sont succédé à l'orphelinat Saint Joseph.

Qu'elle leur fasse la classe ou qu'elle s'occupe de tenir en bon ordre leur vestiaire, c'est toujours leur Sœur Marguerite, sévère quand il le faut mais toujours bonne et compréhensive et de laquelle ils se savent profondément aimés.

Et le temps passe sans histoire comme s'écoule la vie des gens heureux. Mais les événements internationaux de 1939 - 1945 vont amener des années difficiles. Il faut s'ingénier pour faire vivre les enfants. Entretien, scolarisation, tout incombe aux soeurs. Sœur Marguerite, comme toutes ses compagnes, s'ingénie pour réaliser les économies d'un budget insuffisant. Cela suppose bien des fatigues acceptées avec courage et sérénité: Il faudra finalement quitter la maison qui nécessite des réparations urgentes qu'il est impossible d'entreprendre.

Puisqu'il faut déménager... déménageons... Et c'est la maison Saint Louis à Abbassieh qui va les recevoir puisque par décret officiel l'œuvre des enfants abandonnés a été reprise par le Gouvernement.

La vie de la maison est assurée par une importante buanderie dont Sœur Marguerite sera pendant plus de 20 ans la cheville ouvrière. Il s'agit de trouver les clients (hôtels. Etc.), de prendre les commandes, de diriger une trentaine d'employés, hommes et femmes, en participant largement à leur travail.

Levée chaque jour à 3 heures du matin, elle passe sa journée au milieu d'eux, pieds et mains dans l'eau. Il faut laver, froter, savonner, brosser, étendre, repasser ... La clientèle est nombreuse et il n'y a pas de chômage. Le linge doit être livré au jour dit et souvent Sœur Marguerite est debout jusque très tard dans la nuit pour achever la tâche et permettre aux employés d'aller se reposer. Aussi tous la respectent et l'aiment. Le fait suivant en est la preuve.

Un jour le responsable de la buanderie, un musulman, s'était emporté contre Sœur Marguerite. Celle-ci avait gardé le silence. Le lendemain, cet homme vient lui demander pardon à genoux, à la suite de quoi, Sœur Marguerite, avec sa belle simplicité, l'embrasse sur le front.

La scène n'est-elle pas jolie, digne des "Fioretti" ? Comment s'étonner de la vénération que nombre d'entre eux éprouvaient à son égard, venant la voir même après avoir quitté la buanderie, soit pour lui faire part de leurs difficultés et lui demander son avis, soit simplement pour demander de ses nouvelles et lui offrir leurs services.

Son travail de "lavandière" ne lui faisait pas oublier les petits orphelins. Malgré le labeur épuisant qui était le sien, elle trouvait encore le temps de s'occuper des repas, des bains et autres détails de la vie des enfants.

Devenus des hommes, ils viendront jusqu'à sa mort lui rendre visite. Qui peut oublier Monsieur Doumar ? Chaque dimanche, après la messe, il passait deux heures auprès d'elle. Même vers la fin de sa vie, alors qu'elle ne le reconnaissait plus, que sa langue ne lui obéissait plus, elle gardait le silence, il était là, ami fidèle, pour lui tenir

compagnie et égrener ses souvenirs. Ce sera encore lui qui téléphonera à tous les anciens pour les prévenir de son enterrement.

Une Sœur arrivait-elle à l'aérodrome sans que Mr Gemayel ne lui demande des nouvelles de Sœur Marguerite et combien de démarches n'a-t-il pas facilitées à cause d'elle?

Et comment ne pas évoquer une scène dont furent témoins toutes les sœurs d'Abbassieh ?

C'était un matin, à la messe de 6h 30. Un jeune homme entre dans la chapelle, se prosterne devant l'autel avant de faire le tour du premier banc pour aller baiser les pieds de Sœur Marguerite qui, sur sa chaise roulante, dans le coin de la chapelle, assiste à la messe.

C'était Dominique, qui, élevé chez les sœurs, avait trouvé en elles la famille dont il était privé. Grâce à elles, il avait pu se préparer un avenir et partir en Australie travailler dans une station de benzine. Un jour, il avait acheté un billet de loterie et gagné... un demi-million de dollars. Il venait remercier celles qui l'avaient aimé et les faire profiter de ce pactole venu du ciel sans aucun mérite de sa part.

On pourrait encore évoquer tant de visages... anciens orphelins, enfants d'employés, telle Amal la fille du chauffeur de la buanderie dont la première visite était toujours pour Sœur Marguerite lorsqu'elle revenait chaque année d'Arabie Saoudite pour passer ses vacances en Egypte. Suivie par Sœur Marguerite après la séparation de son père et de sa mère, c'est grâce à elle qu'elle a pu faire son chemin dans la vie.

A ces quelques faits, joignons-en un dernier. Sœur Marguerite remplissait aussi l'office de sacristine. Un enfant était toujours là pour l'aider à préparer la messe et combien n'a-t-elle pas prié pour que l'un d'eux entende l'appel de Dieu au sacerdoce. Sa prière sera exaucée et c'est après l'avoir appris de la bouche même de celui-ci devenu prêtre et actuellement aumônier de l'école d'Abbassieh, que Monseigneur Ghattas citera ce fait aux obsèques de Sœur Marguerite.

Elle avait d'ailleurs la dévotion du service des prêtres et disait : "Ce sont eux qui portent le Christ en eux, il faut les aider et les aimer pour les maintenir dans cet amour du Christ."

Mais revenons en arrière. Lorsque, en 1954, Notre Mère Lepicard fera visite en Egypte, elle trouvera à l'Orphelinat Saint Joseph 120 orphelins dans une très bonne atmosphère familiale et elle apprendra que plus de 1100 enfants sont passés là en 50 ans et que l'Amicale compte une centaine d'Anciens. Le Père Slattery, en 1952, avait apprécié, lui, la qualité des chants de la chorale qu'appréciaient aussi les sœurs de la Communauté voisine, l'hôpital français, qui venaient volontiers y participer aux célébrations liturgiques de la Semaine Sainte.

Les années continuent à fuir dans ce même travail absorbant. Arrive 1970 ... des rumeurs circulent. On parle de fermer la maison ou de la passer aux Coptes catholiques. Les sœurs inquiètes se mettent en prière, espérant que la décision sera reportée, mais on les accuse de ne pas se soumettre à l'Autorité. Parmi elles Sœur Marguerite est jugée sévèrement et même calomniée. Avec humilité, elle accepte cette souffrance dans le silence et la prière. Plus tard seulement, la vérité se fera jour.

L'obéissance l'envoie à Alexandrie, à la maison de Saint Antoine où, elle garde la nostalgie de l'orphelinat du Caire. Aussi c'est dans la joie que, 10 mois plus tard, elle revient au Caire. Mais ce n'est plus la maison qu'elle a connue. Il n'est plus question de buanderie : elle a été louée. Les garçons ne sont plus là. Abbassieh est devenu l'annexe du Collège d'Helmieh dont il accueille chaque jour l'école gratuite. Qu'importe! Le travail ne manque pas !

Suivons Sœur Marguerite au cours d'une de ses journées, une Sœur Marguerite qui commence à vieillir et à laquelle le dur travail de la buanderie a laissé un cœur fatigué et des jambes lourdes, sans pour autant user son énergie et son oubli d'elle-même.

Réveillée la première de la maison, elle ouvre les portes, prépare la messe, chauffe le petit déjeuner et attend la Communauté à la chapelle en égrenant son rosaire.

Mais à la saison des mangues, sa première visite a été pour le jardin où elle a ramassé les fruits tombés pendant la nuit et en a rempli 3 ou 4 seaux qu'elle lavera avant de les distribuer aux autres maisons, aux pauvres, aux camps, aux colonies...

Au cours de la matinée, vous la trouvez au jardin ou dans son poulailler, heureuse au milieu de ses volailles emplumées. Et lorsqu'une sœur se rend en Haute-Egypte, mission lui est souvent donnée d'en rapporter tout un carton de poussins qui viennent augmenter les pensionnaires de Sœur Marguerite.

Dans la journée, elle passe dans la cour de l'école pour vérifier s'il n'y a pas une fillette qui aurait besoin de quelque soin de propreté ou dont il faudrait raccommoder l'uniforme déchiré, ce qu'elle fait avec toute la discrétion voulue, évitant ainsi à l'enfant d'être punie.

"Elle a été pour moi la maman que je n'ai jamais connue", disait Suzanne Samir qui, aujourd'hui mariée, revenait souvent la voir.

Mais voici Midi qui approche, l'heure du repas servi à une centaine de fillettes. Sœur Marguerite est à son poste. Chacune passe devant elle pour recevoir sa portion de riz, de légumes, de viande. Les assiettes bien remplies, le rôle de Sœur Marguerite n'est pas achevé car la fin du repas comporte un rite immuable : chaque enfant doit se présenter de nouveau et faire vérifier qu'il ne reste rien dans l'assiette, rien dans la bouche ; alors seulement on a droit à la vitamine, puis au chocolat ou à l'orange épluchée avec amour. Quand ses jambes ne pourront plus la porter, Sœur Marguerite ne renoncera pas à ce service et sur sa chaise roulante rejoindra les enfants.

L'après-midi, c'est elle qui fait le repassage de la Communauté, qui prépare la table, créant tout autour d'elle une ambiance de paix et de cordialité.

En 1977 Sœur Marguerite fête ses 50 ans de vocation, mais de plus en plus ses genoux la trahissent et en 1983 il lui faut s'en remettre à la chaise roulante. Tout en souffrant du "non faire", elle accepte ses limites physiques et, malgré la solitude qui devient souvent son lot, elle sait toujours sourire, blaguer, préparer des surprises aux Sœurs, gardant de son passé de comédienne le goût du rire, de la plaisanterie, de la taquinerie. Car en dépit de l'âge, des épreuves de santé, elle reste jeune d'esprit, prenant les choses du bon côté, s'adaptant aux jeunes sœurs, se faisant leur interprète pour obtenir la permission de regarder la télévision, participant de plein cœur à la vie communautaire, où elle n'est jamais la dernière pour partager dans la joie les échanges même si sa bouche est un peu tordue et sa langue un peu lourde.

En 1987 Sœur Marguerite fait 60 ans de vocation. Avec quel entrain les sœurs de la maison fêtent leur "Téta".

"Pour ta patience et ton silence,
Pour ton grand cœur et ton exemple,
Pour ta jeunesse et ton sourire,
Nous te disons : "Merci Téta;"

Leur "Téta", elle l'est vraiment et toutes l'entourent de leur affection. C'est à qui prendra le tour de veille auprès d'elle, lui rendra service, lui glissera les chocolats dont elle est friande, la taquinera pour entendre son fou rire communicatif.

Les employés de la maison se disputent la joie de pousser sa chaise roulante, en l'absence de Germaine, la fidèle compagne de la buanderie car celle-ci n'en laisse le soin à personne.

Lorsque l'on vient à Abbassieh, c'est souvent Sœur Marguerite que l'on rencontre en premier, assise dans le corridor, devant une grande statue de Saint Joseph qu'elle aime d'amour profond depuis toujours, le grondant lorsque les choses ne vont pas comme elle veut, le taquinant ou lui disant des mots tendres selon les jours, mais toujours soucieuse d'allumer près de lui une veilleuse chaque mercredi de l'année. Elle égrène son chapelet, récite ses prières de jeunesse, lit un roman ou une vie de saint, avec un seul œil, l'autre étant presque aveugle.

Quand le Cardinal Sidarous décide de vivre les derniers temps de sa vie à Abbassieh, ils forment un couple merveilleux. Assis tous les deux, en été, sur le perron, ils récitent ensemble le chapelet. Monseigneur l'appelle "Comtesse" et elle répond "Béatitude".

Le temps continue à couler. Les forces de Sœur Marguerite diminuent ; elle ne quitte plus son lit, mais parfois encore il lui arrive de chercher à se lever, de tomber, de

glisser sous le lit. Ses compagnes inquiètes la cherchent, l'appellent et c'est son fou rire qui nous fait découvrir sa cachette.

Un jour, Mère Thérèse de Calcutta, de passage chez ses sœurs du Caire ayant su que la doyenne d'Abbassieh était malade, vint dans sa chambre, lui baisa la main et s'assit un moment auprès d'elle. Sœur Marguerite resta longtemps heureuse de cette visite.

Les derniers jours arrivent. Sœur Marguerite les passe, en étant très proche de la Vierge qu'elle a toujours tant aimée et dont une petite statue lumineuse ne quitte pas sa main et l'accompagnera, même, dans son cercueil.

Elle réclame des chants à la Vierge, insistant surtout sur son refrain préféré: "J'irai la voir un jour". Ce vœu se réalise pour Sœur Marguerite le 22 avril 1991.

A la messe de requiem, où sont nombreux les anciens orphelins et les anciens employés, Monseigneur Ghattas évoque la vie de travail et de dévouement de Sœur Marguerite, sa dévotion du service des prêtres, la reconnaissance que tant d'anciens lui gardent, la vénération que les employés lui portent.

Telle fut notre Sœur : Elle eut ses défauts bien sûr (qui n'en a pas les siens ?) : un certain manque de simplicité parfois, quelques accès de susceptibilité. Mais sa bienveillance pour tous, l'égalité de son caractère, son dévouement, faisaient vite oublier ces légères misères. Et ce qui emportait tous les suffrages c'était cette gaieté qu'elle savait si bien faire partager et qui rendait si faciles les rapports communautaires.

Surnaturellement détachée de sa famille et de son pays, elle ne venait que rarement à Beyrouth pour y faire sa retraite et à la proposition qui lui fut faite un jour de terminer sa vie au Liban, elle avait répondu "Je ne quitterai pas Le Caire où j'ai vécu toute ma vie et je souhaite enterrer mes os en Egypte."

C'est au Caire qu'elle est morte, c'est en Egypte qu'elle repose comme elle le désirait et c'est dans le cœur de ses compagnes que vit son souvenir.

Que Dieu donne à la Communauté beaucoup de Sœurs comme sœur Marguerite !